

Denis Matthey-Claudet

Du mal, du bien et autres « banalités » : absence et présence à soi

La crise mondiale n'est qu'humaine, c'est
bien là notre problème !

*« Aujourd'hui je n'ai rien fait.
Mais beaucoup de choses se sont faites en moi
Des ombres qui peut-être existent
ont rencontré leur corps.*

...

*Ne rien faire
sauve parfois l'équilibre du monde ,
en obtenant que quelque chose aussi pèse
sur le plateau vide de la balance. »*

Roberto Juarroz¹

1. Poète, il a fait partie du mouvement de la transdisciplinarité, ouverte par Piaget le psychologue, et développée par Nicolescu, physicien quantique.

Une introduction au passage à recevoir l'irrecevable, à se recevoir irrecevable

Je commencerai ma présentation, par le début d'un long poème écrit en avril de cette année, pour vous évoquer la complexité dans laquelle je suis, pour vous parler simplement : à propos, dans et par notre recherche.

*Ce matin me réveillant j'ai eu le sentiment
En mangeant ma tartine dominicale
de voir, d'entendre, d'éprouver
un seul mouvement entre ma naissance et ma mort
un chemin compris sans concession
création et dévastation dans un seul devenir*

*naître et co-naître est un traumatisme
exister est un choc
qui approche d'être humain*

2. Faire face, à paraître chez l'auteur.

*si pauvre
à porter mon désir d'être et de vivre
trop grand pour mon corps de rencontre²
...*

Depuis 2005 que j'écris pour les colloques, un fil rouge me porte à travers des motifs récurrents, qui tous convergent dans le génial et difficile passage à l'être, dans la co-devenance institutionnelle, invitant à faire place et ouvrir à recevoir le non-reçu de soi, le non-habité, comme seul espoir pour mon devenir, pour celui de la vie et même de toute humanité. Ce mouvement d'ouverture à la fermeture, au non-habité de soi dans le travail de la position, est pour moi le devenir même de l'humain. Le paradoxe de l'état paradoxal.

Pour essayer de le dire simplement : l'ouverture à tout de soi se fait dans le non agir de notre « Position » par l'émergence de l'involontaire dans le rapport à l'autre, cadré et institutionnalisé, par le non-agir de notre situation professionnelle, ainsi relativement protégé. Situation qui me laisse toujours avec une question : comment nous apprenons-nous ou comment pouvons-nous être présents à nous, lorsque nous ne sommes plus, ou pas, dans la position ? Dans cette situation, le paradoxe serait d'arriver à être présent à cette non-ouverture à soi !

Mais qu'en est-il dans l'existence, dans nos relations quotidiennes, nos attitudes citoyennes, du village à la planète ? Et comment la vie en tous rapports d'être, pourrait être dans l'agir, mais en le connaissant ? En ce lieu, l'autre (du thérapeute aux proches, au voisin, jusqu'à l'étrange étranger) est la principale ouverture à recevoir nos agirs.

Je réalise que dans cette complexité, ouvrir à ce que nous ne désirons pas de nous, nous met en risque de ne pas être entendu, compris, et reconnu. Mettre en lumière le côté obscur de l'ambivalence est risqué. Dans ma difficulté personnelle à écrire pour aborder ce thème, j'ai été si souvent incompréhensible au risque du rejet. Je vais revenir sur ce risque.

Peu après avoir rencontré Aimé pour la première fois en groupe de travail en France, j'écrivais en introduction à mon travail :

« Comment faire de la lumière sur nos ombres

*sans faire de l'ombre à la lumière
afin qu'advienne ce qui est
de notre humanité en devenir
révélant de l'ombre qu'elle est profondeur de la lumière
dans les mouvements de la rencontre
de l'autre en tout de soi »³*

3. Aller à
<http://www.demarches.ch/demarche>

Au Colloque 2005 mon premier texte portait sur « La mise en abyme » dont le sous-titre était : « Le non-lieu de la rencontre comme rencontre, du meurtre essentiel au mythe fondateur, de l'agir au consentir ». En considérant l'état du monde, de notre planète, et dans mon état dans la recherche ontologique, il est opportun dans l'ambivalence insupportable de l'humain pulsionnel et donc addictif, qui maltraite et terrorise le Monde, toujours pour son bien..., de nommer ce titre à rebrousse-poil : « De consentir à agir, de l'invention du mythe et de la réalité au meurtre guerrier - le non-lieu de l'autre et de soi comme fondement de l'élimination... ! Ainsi devenu, ce titre prend tout son sens, dans l'irrecevable humain à recevoir, donnant place et sens au « pôle négatif » de l'ambivalence qui nous fonde.

Dans l'épreuve de vous écrire à propos de l'irrecevable, je prends des appuis chez d'autres chercheurs d'être, qui se sont éveillés en s'ouvrant à tout d'eux-mêmes. Éveil souvent momentané ou partiel qui ouvre toujours au sens, et invite à la rencontre. Souvent dans une écriture poétique, c'est, pour moi, l'accès le plus direct à soi et au réel.

Là Aimé Hamann en 1996 nous parle du non-reçu :

« Le devenir humain s'est fait sous le signe du changement et du narcissisme, tentant d'échapper au pôle négatif de l'ambivalence afin de se faire des formes de vie meilleures. Mais, en même temps que des acquis importants ont pu s'installer, tout le non-reçu a continué de laisser des traces de plus en plus évidentes et chaque individu résulte de ce manque de soi au cœur de lui-même. La force incommensurable de devenir qu'est l'humanité, est cette même force qui pourrait la détruire. Aussi le risque de se recevoir globalement pourrait bien devenir la seule alternative, autant pour les individus que pour l'humanité tout entière. »⁴

4. Au-delà des psychothérapies p. 61.

Avoir c'est être, une addiction de fond

Dans le monde de privilégiés, où j'habite, plus que jamais, face à l'état de la planète, la pandémie et les guerres ouvertes et cachées, dans tous les dénis de la réalité, j'ai honte de l'hypocrisie de nos sociétés expansionnistes. La puissance destructrice de l'humain sur l'humain, sur l'humanité, et sur notre terre, m'habite. Ce rapport d'élimination et d'asservissement, qui va de l'absence à soi, l'annulation de soi et de l'autre, au meurtre, à notre su et notre insu, me travaille et me concerne.

Mais sans doute, bien plus encore cette innocence, cette impunité sournoise avec laquelle notre système planétaire mondialisé, est un monde de survie et de pauvreté en humanité pour le bien affirmé du plus grand nombre. L'esclavage institutionnel n'a jamais été aboli.

Des plus petites démocraties aux plus grands régimes totalitaires, tous sont faits pour le bien du peuple et de l'individu...

Mais, de fait, en améliorant la qualité de la vie, nos institutions le font dans un état sourd et globalement suicidaire. C'est une expansion de l'avoir pour le bien du plus petit nombre. Sur une année, une minorité d'humains consomme toutes les ressources de la planète en moins de 6 mois. Banalité du bien qui fait le mal innocemment, impunément. Dans ma vie, c'est le versant d'un espoir désespéré, une impuissance angoissée devant la dilapidation du génie humain... un état d'absence de l'humanité à elle-même ?

5. Génial touche à tout, sociologue de la pensée complexe, voir bibliographie.

Cet état de l'irrecevabilité d'être, ce non-être, peut bien nous conduire « vers l'abyme » comme nous l'apprend et nous le rappelle aussi Edgar Morin⁵, si nous ne pouvons le recevoir, ou recevoir nos agirs.

6. Voir bibliographie, Qu'est-ce que la réalité. Au moment d'éditer ce texte je n'ai pas retrouvé la source exacte de cette citation.

Le physicien quantique Nicolescu, cherchant la voie pour unifier la rencontre impossible entre la théorie de la relativité générale einsteinienne et la physique quantique, dit être tombé dans un trou noir. Il en sort éveillé, avec cette certitude que « la réalité est le miroir de l'être, reflétant tous les visages de l'être ».⁶

Quel est le chemin de rencontre possible avec la réalité de cette humanité qui est tout autant moi. Cet état m'habite, me regarde, et me concerne. Mais comment ouvrir à tous ces irrecevables humains, comme un enfant qu'on assassine. Un enfant dans lequel je me reconnais dans la

disparition et le non-reçu transgénérationnel et existentiel, de tant de la vie que je porte depuis ma naissance, et que je n'arrive que si peu à assumer et à rejoindre. Toute une institutionnalisation nécessaire pour porter d'être au monde.

Mais comment ce sentiment a pu naître très tôt dans ma vie, comme s'il y avait déjà la prémisse de la présence à moi-même, dans le non-reçu, sans même avoir accès à mes agirs ?

Dans ce sens, je m'interroge sur ce qu'est ce couple que forme le rapport d'élimination avec ce rapport du toujours plus, dans le pouvoir jouissif de la compétition, que je commence à pouvoir nommer « rapport addictif » qui abolit le plaisir comme récompense, mais dans le fond, associe agir et jouissance. Une institution déchirante de l'anthropocène, dans son fond addictif, entre le génie d'être et l'état meurtrier. C'est dans la particularité de cet état d'évolution expansive de nos sociétés, que je parle de la « banalité du mal » banalité du bien. C'est cet état d'évolution, fondée sur l'optimisation du profit, allant jusqu'au transhumanisme, dans des états tout autant démocratiques que totalitaires, affirmant faire le bien de leur population tout en les déresponsabilisant de leur humanité.

Dans mon travail j'ai été amené petit à petit à nommer « addiction de fond » un état de l'absence à soi. Ce n'est pas celle à un produit, ni même à un comportement comme le sport, le sexe, ou le jeu. Je dirais, tout de même, que c'est une ouverture à accéder au fondement de tout mouvement addictif. Un comportement autant mental que physique là où le corps n'est pas de rapport et donc porte l'absence à soi. De manière simple l'addiction peut être ce mouvement de bascule qui fait advenir la récompense dans l'effort là où le verbe ne symbolise pas. L'avoir sans l'être, mais surtout qui me meurt de ne pas être là, c'est comme se fermer à un tout de soi. Une ouverture très active à cette fermeture. Ça me concerne.

C'est Hannah Arendt, politicologue, philosophe et journaliste, à propos du procès d'Adolf Eichmann, qui a nommé ainsi cette attitude de déresponsabilisation de l'individu, d'un état qui extermina six millions de juifs.

Terestchenko continuant ce chemin, va plus loin dans ce concept, en nommant dans « Un si fragile vernis

d'humanité : banalité du mal, banalité du bien », cet état comme étant une absence à soi-même, rejoignant ainsi le non-habité de soi.

La compétition d'avoir plus et mieux, me concerne par les agirs, l'absence à moi-même et la difficulté de faire face à la réalité, dans les institutions que je suis, que nous sommes, et que ce monde est. Plus particulièrement actuellement par l'état de la planète dont nous dilapidons les ressources matérielles et humaines, les pandémies, la guerre ouverte et les guerres cachées, dans toutes les inventions et les dénis de réalités.

...

Ambivalence et sabordement

En suivant le fil de cette voix intérieure qui sourd, émerge de l'involontaire au travail, je crois entendre un lien essentiel entre le monde du non-reçu et moi.

Je me dévalorise à mon insu par de savants auto-sabordements, qui ne disent pas leur nom. Ainsi je me dévalorise pour ne pas faire face à ce tant de moi que je n'assume pas d'être, que je n'arrive pas à être.

Comment dans le pôle négatif de l'ambivalence faire place... comment ouvrir, recevoir et se recevoir, sur le versant ténébreux de l'humain ?

Se risquer à ouvrir le non-reçu de son humanité, est pourtant la seule voie qui ouvre au passage à être, dans la paradoxalité. La voie du paradoxe, c'est être ce qui est, c'est le lieu du tiers inclus⁷, où les contraires ne font plus qu'un, sans pourtant perdre leur propre sens. Ainsi, pour que les contraires bien et mal puissent en nous se rencontrer, dans les institutions que nous sommes et que chacun est, comment ouvrir aux agirs actifs et passifs qui sont l'expression directe du pôle négatif du non-reçu ? Comment interroger les institutions que nous sommes et dans lesquelles nous vivons, et dans celle qui nous fait nous rencontrer, ici et maintenant, comment en recevoir la vie arrêtée et les agirs qui nous constituent ? Comment ouvrir à l'institution que nous sommes ?⁸

Comment est-ce possible de s'ouvrir à l'irrecevable, au non-reçu de soi, au non-habité ? Comment y faire place, si ce n'est dans les institutions du travail en démarche ontologique, dans l'institution que je suis, dans l'ouverture

7. Voir mon texte dans les Actes de 2015, et, Qu'est-ce que la réalité de B. Nicolescu.

8. Voir Actes 2009, document hors Actes, Table 11 : Le devenir de notre organisation, Denis Matthey-Claudet, comité et Aimé Hamann.

à être ébranlé par et dans les rapports aux autres et au monde. Par ce que l'autre révèle de moi dans mes agirs. Dans la construction de mes institutions d'absence à moi-même qui va jusqu'à la coupure, l'enfermement sans autres. Comment être présent à mon absence.

Je peux rajouter, actuellement, comment je me reçois et me situe dans l'état du monde globalement en crise, en expansion délirante, en guerre chaude et froide et ravageantes en « banalité du mal ».

Je suis dans le mouvement des questions, avec bien peu de réponses.

Mais toutefois, je me rends compte qu'il y a une étrange coïncidence, entre la manière dont les humains mangent la planète avidement et avec jouissance, et se mangent tout autant entre eux dans une tragique absence à être. Une étrange coïncidence entre cet auto-sabordement irresponsable de l'humanité, avec l'auto-sabordement personnel, paradoxalement à mon su et mon insu, dans ma difficulté à faire face, partout là, où je n'arrive pas à rester debout avec l'autre, absent, terrorisé terrorisant, par la peur, le bouleversement émotionnel, de ne pas arriver à être dans ma vie à la mesure de qui je suis. Tout autant en inventant des réalités, par-dessus les coupures. Toute cette vie arrêtée dans le non-reçu de soi!

Lorsque je suis dans l'absence à moi et que je ne m'habite pas, qui donc me squatte en bien en mal ? Et comment je me squatte moi-même, en me croyant présent alors que je suis coupé de moi ? Ainsi je m'habite par-dessus le non habité de moi.

Dans cette situation, j'entre en croyance où tout est possible, dans un réel qui n'est pas incarnation, corps de rapport dans une chair indéfinie, dans l'enfermement. Mais alors, comment graine de bouc émissaire à porter le non-reçu de moi et de l'autre, à le subir, et le faire subir, ou alors sur l'autre versant, dévoué aux autres, à porter le non-habité, comment passer de cet état de bouc émissaire que j'ai tellement vécu, au mulet de bât⁹ qui consent à porter l'insupportable de soi et de l'autre ? Comment me recevoir en responsabilité ?

9. Sac textile, en deux poches, posées sur le dos des bêtes de somme pour le portage.

Lorsque je viens d'écrire : « ...quand je me ressens être dans le non-habité de moi, j'entre alors en croyance où tout est possible, mais dans un réel qui n'est pas incarnation...

». Je suis dans une violente contradiction, dans un enfermement qui s'ouvre dans du sans limite où tout est magiquement relié. Ne sommes-nous pas là dans l'habitation positive d'une dissociation traumatique ?

C'est sans doute dans cette coupure, dans cet état où je me reconstruis tout seul, habitant le non-habité de moi, comme dans une pseudo résilience, que j'entre en auto-sabordement, persuadé d'être dans une parole enracinée, surtout si le sujet de ma parole est réel.... J'entre tout autant dans une ouverture désespérée et espérante, vers, par exemple, des pratiques corporelles solitaires... de type non-verbal, d'artisan corporel, énergétique et travaillant l'esprit...

J'ouvre là un sujet très complexe où je pourrais vous perdre et me perdre, qui demandera de prendre beaucoup de temps. En particulier, en tant que pratiquant depuis plus de 40 ans des pratiques orientales méditatives et thérapeutiques, actuellement très à la mode. Je reste questionné par ce qu'elles sont dans la recherche de l'humain sur l'humain. Si je vous en parle c'est qu'il me semble que ces institutions sont, dans mon sujet, une expression d'une forme de recherche contradictoire de présence fondée sur l'absence à soi dans le rapport. Une expérience à identifier, à explorer, pour être élaborée et transmise, sans me perdre et vous perdre. A suivre donc.

...

Trois petits points

Avant quelques remarques très personnelles, je clos cette « introduction » par un poème de Henry Bauchau¹⁰ :

10. Psychanalyste, poète, écrivain et dramaturge belge, voir bibliographie.

*Malgré
Malgré tout
le mal qu'on nous a fait.
Malgré
tout ce qu'il faut subir
et faire subir aux autres.
Malgré
la guerre
les enfants mutilés, martyrisés
l'enfer que tant de nous infligent
et infligent aux autres.
Malgré
Malgré tout
ne dressons pas le mal*

*et le bien face à face.
 Ils vont, ils sont ensemble
 en nous
 et dans le cours aventureux des siècles.
 En face du mal
 en face du bien
 Il n'y a rien
 rien que la vie ensemble.*

11. Dans les Actes 2005, dans le
 verbatim de la fin du Colloque à
 propos de « la relève ».

Et surtout ne jamais oublier
 que « je suis ma propre relève », Aimé 2005¹¹,
 qu'il n'y aura jamais personne pour m'aider à me recevoir
 mais toujours quelqu'un pour être rencontre,
 que la recherche ontologique est le mouvement de toute
 humanité,
 que le besoin de consolation est éternellement
 inconsolable,
 qu'être humain est le plus risqué, terrible, et merveilleux
 des métiers,
 qu'être et non-être sont irrémé...diablement qu'un,
 et surtout, surtout ne pas oublier
 que l'hippopotame est le seul animal à pouvoir fermer
 volontairement ses oreilles.

Bibliographie

Michel Terestchenko, 2007, Un si fragile vernis d'humanité
 : banalité du mal, banalité du bien, La Découverte
 Hannah Arendt, 1963, Shoah, Adolf Eichmann, procès pour
 crimes de guerre, Viking Press (anglais)
 Hannah Arendt, Les origines du totalitarisme, Payot
 Dominique Larochelle, 2012, La naissance du totalitarisme
 chez Hannah Arendt, travail de Mémoire ULAVAL,
 Myriam Revault D'Allones, 2008, L'impensable banalité du
 mal, Cités 2008/4 (n° 36), pages 17 à 25
 Edgard Morin, 2007, Vers l'abîme, L'Herne
 Edgard Morin, 2022, Réveillons-nous, Denoël
 Alain Vaillant, 2022, L'Anthropocène ou L'Âge de
 l'addiction cognitive, Le Bord de l'eau
 Stig Dagermann, 1955, Notre besoin de consolation est
 impossible à rassasier, Actes Sud
 Roberto Juarroz, 1993, Teizième poésie verticale, José Corti
 Bassab Nicolescu, 2019, Qu'est-ce que la réalité, Liber
 Canada
 Amin Malouf, 1998, les identités meurtrières, Grasset
 Sébastien Bohler, 2019, Le bug humain : Pourquoi notre
 cerveau nous pousse à détruire la planète et
 comment l'en empêcher, Robert Laffont

- Jean-Claude Ameisen, 1999, La Sculpture du vivant. Le suicide cellulaire ou la mort créatrice, Seuil
- Henry Laborit, 1983, La colombe assassinée, Grasset
- Henry Bauchau, 2009, Poésie complète, poèmes inédits 2006-2009, Actes sud
- Aimé Hamann, 1996, Au-delà des psychothérapies, l'abandon corporel, Stanké
- Denis Matthey-Claudet, Jacques-Pierre Amée, Faire face, Le dans l'Eau, à paraître
- Denis Matthey-Claudet, La mise en abyme - Le non-lieu de la rencontre comme rencontre ? - Du meurtre essentiel au mythe fondateur, de l'agir au consentir, Actes 2005
- Denis Matthey-Claudet, La tortue-serpent, le tiers inclut et la recherche ontologique, Actes 2015
- Jean Arnulf, 1965, Point de vue, chanson interprétée par Christine Sèvre